



## LES PASSAGERS

Gilles Verdet

Éditions Rhubarbe

92 pages, 12 euros.

Gilles Verdet est né en 1952 à Ménilmontant. La quatrième de couverture nous apprend qu'« il habite au bord du périphérique parisien ». Le périphérique : c'est comme une « frontière » entre Paris et sa banlieue. Il a

obtenu des prix littéraires pour certains de ses recueils de nouvelles : Prix Prométhée pour *La Sieste des hippocampes* (Éditions Le Rocher, 2008) et Grand Prix de la nouvelle de la SGDL pour *Fausse routes* (Éditions Rhubarbe, 2016). On lui doit aussi des romans noirs : *Voici le temps des assassins* (Éd. Jigal, Marseille, 2015).

Les « passagers » de Gilles Verdet s'embarquent dans de drôles d'aventures, toujours tragiques, parfois improbables. Ils franchissent allégrement des frontières entre pays, entre continents, entre réalité et rêves (le plus souvent cauchemardesques), entre petite vie apparemment tranquille et combines, trafics, malhonnêteté assumée sans complexes. Ils pénètrent furieusement ou tranquillement dans des territoires dangereux. Ils prennent des risques insensés, parfois mortels, avec une espèce d'insouciance, avec une tranquille indifférence à la morale, aux conventions, à la société qu'ils exploitent sans vergogne, à la vie humaine. Ils osent tout. Ils franchissent tout. Et même la frontière entre deux textes. On les retrouve en effet d'une nouvelle à une autre, ils réapparaissent de façon complètement inattendue mais parfaitement cohérente, et alors, quand on les retrouve ainsi, certaines nouvelles jettent sur certaines des nouvelles qui les ont précédées une lueur différente, dévoilant certains mystères, éclaircissant certains détails, apportant des dénouements le plus souvent « définitifs ». On pourrait presque penser que ce livre est en réalité un roman.

Oui et non. Chez Balzac certains personnages (au hasard : Vautrin) passent d'un roman à un autre, mais, même si *La Comédie humaine* est un tout organique, chaque roman peut être lu séparément. Chez Gilles Verdet, il s'agirait bien de nouvelles : sur la couverture, ce mot est imprimé en dessous du titre, et sur la quatrième de couverture, ce livre est présenté comme « un recueil de sept nouvelles courtes ». Mais comme certains personnages passent d'une nouvelle à une autre, dévoilant des aspects nouveaux de leurs personnalités et de leurs destins, comme il y a bien, en un sens, une progression, un approfondissement (et des rebondissements, des coups de théâtre), comme il faut donc lire ces sept textes dans l'ordre imposé par l'auteur, ne serait-ce pas plutôt quelque chose comme... un roman ? Pourrait-on dire que Gilles Verdet invente un genre littéraire nouveau : le roman constitué de nouvelles ?

Parmi les personnages récurrents, citons par exemple une ex-Allemande de l'Est, Angéla, qui pourrait presque passer pour sympathique dans la nouvelle intitulée « Le périmètre », qui devient monstrueuse dans « La mer » : « Angéla avait appris depuis sa jeunesse à l'Est l'art de la dissimulation » – au sens physique : dissimuler de la drogue dont elle fait un trafic lucratif, comme au sens psychologique : dissimuler sa vraie nature, ses véritables motivations, jusqu'à provoquer la mort de ses complices. Plus tard, dans « Le ciel », elle sera en quelque sorte punie, mais nous ne révélerons pas comment !

Les personnages ne sont pas forcément antipathiques et l'on peut même apprécier leur débrouillardise et applaudir par exemple à la ruse qui permet aux deux fragiles héroïnes de la nouvelle intitulée « Le détroit » d'échapper à un sort tragique. Poussées par la misère, elles ont franchi des frontières physiques, notamment la mer, mais aussi psychologiques, se dépassant elles-mêmes dans une « sororité » bienfaisante, dans cette nouvelle ultra-réaliste, puissamment ancrée dans une sordide réalité socio-économique.

Réalité que l'on retrouve dans « Le ciel » : le trafic de drogue (récurrent dans ce recueil), la misère des pays du tiers monde, les migrants qui tentent le tout pour le tout en se cachant dans les trains d'atter-

rissage des avions. Et puis une chute (à tous les sens du terme) apocalyptique qui unit les innocents et les coupables dans une même catastrophe. Punition terrible voulue par... le Ciel ?

Les artistes, les créateurs ne sont pas les moins coupables, les moins abominables. Le peintre de la dernière nouvelle, « Le delta », est un tueur à gages : il s'appelle Leonardo (mais pas de Vinci !) et trempe son pinceau dans le sang si l'on peut dire. L'écrivain campé dans « L'horizon » ne vaut guère mieux. Et nous ne dirons rien du rôle de Monica dans ces deux nouvelles : la lectrice, le lecteur, auront le plaisir – un peu pervers – de le découvrir par eux-mêmes.

Que dire du rôle joué par Guadiana dans la plupart de ces textes haletants. Citons la quatrième de couverture : « Guadiana est un large fleuve au bassin tranquille et à l'allure sereine. Qui tient lieu de frontière au Sud entre Espagne et Portugal. Mais pas seulement. C'est aussi là que s'entrecroisent les destins radieux de l'Europe triomphante et que se coudoient les passions tristes. Celles du profit, du désir et de l'avidité. » (Mais, au risque de contrarier l'auteur et son éditeur, nous ne voyons rien de radieux ni de triomphant dans cet univers...)

Gilles Verdet mène ses récits à une allure folle, dans un style nerveux, cru, parlé, familier, non sans une certaine poésie abrupte, dans une syntaxe bousculée, une ponctuation qui claque et désoriente (par exemple les points, très nombreux, qui obligent à hacher la lecture et mettent ainsi en valeur certains mots : en particulier en tête de phrases des verbes conjugués dont le sujet est carrément escamoté).

Ce roman constitué de nouvelles commence par : « Les limites territoriales, les migrants les ignorent ». Sa dernière phrase (nominale : sans verbe) est : « Le passage ». Tout un itinéraire se développe, implacable, entre ces deux moments : limite, passage. Les personnages franchissent la frontière, abolissent les limites et passent outre, passent ailleurs, dans un autre univers, qui est au fond peut-être le même.

Il ne vous reste plus, lectrice, lecteur, qu'à vous plonger dans ce livre magistralement vénéux pour connaître les secrets inavouables de personnages décalés, inhumains parfois, mais si humains.

Jean-Loup Martin